

On s'abonne à Lyon,  
Rue de la Préfecture, n° 2,  
à l'ENTRESOL (UNE DOITE EST PLACÉ DANS L'ALLÉE).

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend  
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS  
doivent être adressés franco au bureau  
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :  
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :  
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré  
pour les annonces d'une certaine étendue.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## La Famille Ramière.

Par une triste soirée d'automne, deux jeunes filles, Adèle et Maria, étaient assises devant un feu dont le pétilllement résonnait seul dans une vaste chambre. Elles paraissaient absorbées dans une rêverie profonde et pénible, en écoutant le cliquetis monotone de la pluie qui fouettait les vitres, et le mugissement du vent qui, glissant à travers les jointures de la croisée, exprimait le cri plaintif de la nature, lorsque le tintement d'une pendule les fit tressaillir. Elles échangèrent aussitôt des regards pleins d'inquiétude.

— Tu vois, pauvre sœur, dit Maria, il est huit heures et notre père n'est pas encore rentré.

— Peut-être ce mauvais temps l'aura-t-il empêché de se mettre en route, répondit Adèle. Cependant rien ne saurait le retenir, car il comprend combien nous devons souffrir de cette absence prolongée.

Elles continuaient à se communiquer leurs inquiétudes et cherchaient mutuellement à se rassurer, lorsque les pas d'un cheval se firent entendre, et soudain elles se précipitèrent sur le seuil de la porte avec de violents battements au cœur; mais bientôt un cri déchirant s'échappa de leur poitrine : le cheval apparaissait seul et tout couvert de sang.

Ce fut un moment horrible pour les deux jeunes filles à la vue de ce sang qui devait être celui de leur père, et l'incertitude que laissait cette affreuse prévision venait encore doubler leurs tourments.

M. Ramière, père d'Adèle et de Maria, était parti le matin pour recouvrer le prix de quelques fermes; surpris en route avec une somme assez forte, il avait été assassiné. Son cadavre, qu'on retrouva le lendemain, faisait présumer, par ses nombreuses mutilations, qu'une lutte longue et terrible avait eu lieu pour défendre une vie toute consacrée à l'amour de ses deux filles.

Les recherches de la justice furent actives; mais on ne put parvenir à découvrir l'assassin.

Adèle et Maria, privées de leur mère avant d'avoir pu la connaître, restèrent ainsi sans appui dans un monde où nul cœur ne leur était véritablement dévoué. La loi leur choisit pour tuteur un homme dont l'unique soin fut de détourner à son profit une partie de leurs biens. Lorsque les premiers abattements de la douleur furent passés, l'isolement des deux jeunes filles leur inspira de l'énergie, et leur courage grandit de tout l'abandon où elles se trouvaient. Semblables à deux colombes surprises par l'orage, elles s'abritèrent réciproquement et se promirent de vivre l'une pour l'autre.

Elles habitaient une petite ville du département de la Dordogne, d'où elles n'étaient jamais sorties, car leur pauvre père avait voulu lui-même les élever et les instruire; aussi avaient-elles conservé cette

naïveté virginale qui éloigne toute idée du mal et laisse l'âme pure.

Adèle était l'aînée, et quoiqu'elle n'eût encore que dix-sept ans, elle était déjà adorable. Sa belle tête blonde, toute languissante, était ornée de longs cheveux qui ondoyaient voluptueusement comme des gerbes d'or sur ses blanches épaules; ses grands yeux bleus étaient le miroir fidèle de la chasteté de son cœur, et son caractère, d'une douceur toujours mélancolique, lui gagnait toutes les sympathies.

Maria n'avait que quinze ans, mais le malheur avait formé sa raison; après la mort de son père, elle avait reporté sur sa sœur toute la force de son attachement.

Les deux jeunes filles vivaient simples et candides depuis trois ans dans cette sainte union, lorsqu'un homme, jeune encore, arriva dans le pays. Ses allures brillantes et pleines de séduction excitèrent un grand étonnement. Le bruit se répandit que c'était un négociant de Paris qui, ayant acquis une fortune considérable dans le commerce, se retirait des affaires et venait pour acquérir des propriétés.

M. Déricourt (c'est ainsi que s'appelait cet étranger) confirmait par ses propres assertions cette croyance générale. Cet événement fit grande rumeur; on disait des choses merveilleuses de M. Déricourt, et chacun recherchait vaniteusement sa société. Parmi les avantages du pays qu'on lui vantait, on citait avec orgueil les deux orphelines dont la beauté et la fortune faisaient aussi rumeur. M. Déricourt se lia avec le tuteur des deux jeunes filles. Adèle avait atteint sa vingtième année. Les visites d'un homme beau et aimable la rendirent rêveuse; elle éprouvait des émotions vagues dont elle ne pouvait se rendre compte.

M. Déricourt employa toutes les ressources de son esprit pour se faire aimer, et quand il fut bien sûr d'avoir réussi, il fit à la jeune fille l'aveu de son amour dans les termes les plus chaleureux. La pauvre Adèle crut à la sincérité des paroles de cet homme, car elle l'aimait avec toute la violence d'un cœur vierge. Le tuteur, fier d'une telle alliance, accorda son consentement; le mariage eut lieu, et quelques jours après, les nouveaux époux partirent avec Maria pour Paris. Toute la fortune des demoiselles Ramière, qu'on évaluait à six cent mille francs, tomba sous la gestion de M. Déricourt. Il étala beaucoup de luxe dans la capitale, et on s'occupait fort de lui dans le grand monde, où il se faisait remarquer autant par sa séduisante amabilité que par ses allures élégantes. Quant à Adèle, ce genre de vie était si nouveau pour elle, qu'elle ne savait plus dans quelle atmosphère elle vivait, et bien souvent des larmes brûlantes s'échappaient de ses paupières en songeant à tout le bonheur silencieux qu'elle aurait pu goûter auprès de son mari dans sa modeste petite ville.

Cependant M. Déricourt, enivré du succès qu'il obtenait dans le monde, augmentait encore son étalage, lorsqu'au bout de quelque

temps, il s'aperçut que sa fortune diminuait beaucoup et que ses revenus n'étaient point suffisants pour faire face à ses dépenses immenses. Le jeu était sa passion dominante ; depuis que le besoin ne le pressait plus, il semblait l'avoir entièrement oubliée ; mais quand il sentit sa ruine imminente s'il ne trouvait le moyen de combler le vide fait à sa fortune, et de fournir à toutes les exigences de la position qu'il avait prise et qu'il voulait soutenir dans le monde, cette passion se réveilla dans son âme avec une fièvre plus ardente que jamais ; et comme la société qu'il fréquentait ne lui fournissait pas l'occasion de retrouver assez souvent le tapis vert, son rêve continu, il se jeta avec frénésie dans les maisons de jeu. Dès lors commença pour Adèle une vie toute de souffrances. Son mari ne rentrait que très-tard et toujours avec une humeur irritée ; si elle voulait le questionner, il s'irritait davantage et ne lui répondait que des paroles injurieuses et menaçantes. La jeune femme était loin de pressentir la vérité ; elle pensa que l'homme qu'elle aimait tant la délaissait pour une autre ; elle se crut trompée, et alors elle fut en proie à toutes les horribles tortures de la jalousie. L'insomnie creusa ses yeux et amaigrit ses joues. Les paroles consolantes de Maria ne pouvaient rien sur elle ; sa vie s'étiolait comme une fleur privée de son soleil vivifiant ; et cependant M. Déricourt jouait toujours et continuait de perdre.

Un jour donc, après avoir été absent toute la nuit, il rentra les yeux hagards et pleins de fureur ; il avait tout perdu. Il se renferma dans sa chambre, livré tout entier à une agitation fébrile ; d'où l'on pouvait juger qu'il roulait dans sa tête une pensée de crime. En quittant sa ville natale, la jeune Maria avait reçu de son tuteur une somme de dix mille francs, qu'elle avait toujours gardée. M. Déricourt le savait ; aussi, dès qu'il pensa que toutes les personnes de sa maison étaient couchées, il se glissa furtivement dans la chambre de la jeune fille pour fouiller dans le secrétaire. Mais Maria n'était point encore endormie, elle eut peur en entendant des pas ; M. Déricourt se précipita sur elle pour étouffer ses cris, le bruit de la lutte attira Adèle. Cet homme, honteux d'avoir été surpris ainsi, devint furieux, et, dans le vertige de son égarement, il saisit un couteau-poignard et porta plusieurs coups mortels à ces deux malheureuses femmes. Des cris de douleur réveillèrent les domestiques ; ils trouvèrent leur maître entre deux cadavres déchirés horriblement. On le livra à la justice ; et quand il comparut devant un jury, il avoua que c'était lui qui avait assassiné M. Ramière, un jour qu'il fuyait de Paris, après avoir perdu une première fois sa fortune au jeu. Cette funeste passion lui avait fait commettre trois assassinats dans la même famille.

VEBIGNOLLE.

### Tout n'est pas Profit dans le Recouvrement d'une Créance.

AVEC CETTE ÉPIGRAPHE DE ROBERT-MACAIRE :

*La perfection de la femme et  
la vérité des programmes  
sont de vraies blagues.*

— Adieu, ma bonne amie, disait un habitant de Bordeaux à sa chère et conjugale moitié ; je pars ce soir pour Saint-Valery à cette fin d'appréhender au corps ce coquin de X..., qui depuis si long-temps est mon débiteur.

— Adieu, mon cher Poulot, ménage-toi bien, couvre-toi depuis les pieds jusqu'à la tête de peur de prendre froid ; adieu, mon cher mari, reviens bientôt, le plus tôt possible, car je t'aime tant, que loin de toi... si tu savais... Et le cher Poulot, se dégageant des bras matrimoniaux qui le pressaient sur une poitrine mouillée de larmes, partit à l'instant même pour la ville ci-dessus énoncée.

Que devint alors la veuve inconsolable ? la fin de cette histoire vous l'apprendra. Nous arrivons à Saint-Valery par un froid de tous les cinq cents diables, glacés, gelés comme des cormorans ; nous descendons à l'hôtel du Grand-Cerf.

— Monsieur X... est-il chez vous ?

— Monsieur X... connais pas.

— Oui, ce monsieur qui porte lunettes pour n'y voir pas davantage, moustaches noires et frisées.

— Ah ! lunettes, moustaches noires et frisées.... connais pas.

— Nom d'un diable ! un monsieur, un fashionable, paletot blanc, figure idem.

— Ah ! oui, un monsieur, un fashionable qui porte paletot blanc et figure... connais pas.

— Voici vingt francs, en voici vingt autres, si tu veux parler.

— Connu, connu, j'y suis ; un débiteur, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! parle donc.

— Parti depuis deux heures sur un navire à voiles qui appareille pour l'Angleterre.

— Malédiction !

— Dame ! si vous tenez tant à la prise de votre homme, il est un moyen.

— Lequel ?

— Dans un quart d'heure, ce bateau pêcheur que vous voyez là se rend à la même destination ; bon vent, beaucoup de toile, et vous arriverez en même temps que lui.

— Quelques instants après, le bateau pêcheur emportait, vent arrière, le malheureux créancier qui venait de jeter à la boîte aux lettres ces quelques mots :

« Quand tu recevras cette lettre, je serai en Angleterre à la poursuite de notre débiteur qui m'y précède de quelques heures. Dans huit jours je serai de retour auprès de toi.

» Amour et fidélité. Je t'embrasse. »

Hélas ! trois fois hélas ! quand le bateau pêcheur toucha la terre de la Grande-Bretagne, le petit port de Z... était désert ; pas le plus mince bateau, pas le plus mauvais débiteur.

— Floué, s'écria le Bordelais en se meurtrissant la figure à coups de poings, floué, refait comme un écolier !

Et trois jours après, lorsqu'il revit les phares de la Hève, qu'il débarqua sur le grand quai, le rouge au front, la rage au cœur : Je sens là du malheur, dit-il en se frappant à l'endroit où se trouvait le rouge, de manière à y laisser une protubérance ; puis à grands pas, haletant, suant, blasphémant, il s'élança dans la rue où il avait établi ses pénates. — Elle est là, pensa-t-il en franchissant au pas de course l'escalier qui conduisait à sa porte ; elle est là celle que j'aime, elle m'attend, ô bonheur ! Et, bienheureux époux, il oublia son voyage inutile, son débiteur à jamais perdu, les pressentiments qu'il avait rencontrés en se frappant au front, enfin il oublia tout pour ne caresser qu'une pensée d'amour.

Silence ! Il ouvre sa porte avec mystère ; il veut surprendre sa femme à peine endormie, la réveiller par un chaud baiser et lui dire : « C'est moi... » La porte est ouverte, une faible clarté se projette vaguement dans la chambre nuptiale...

Malédiction des malédictions ! il a retrouvé son débiteur !...

### REVUE THEATRALE.

La maladie de notre premier ténor se prolonge ; mais, grâce au zèle de l'administration de nos théâtres, il nous a été donné d'entendre Levasseur qui a bien voulu se rendre aux désirs du public. Salué de bravos à son entrée en scène, l'artiste parisien a compris tout de suite tout ce que son beau talent excitait de sympathies parmi nous, et alors il a déployé devant nous les accents de cette voix mâle et puissante qui a fait les beaux jours de l'Opéra italien, à Paris, il y a quinze ans, et qui excite encore aujourd'hui l'admiration sur la première scène lyrique de France. Une triple salve d'applaudissements a accueilli chaque morceau, et son rappel a été pour lui un nouveau triomphe.

Vienne maintenant Siran avec sa belle voix pour se marier à la puissante voix de Levasseur et nous aurons de délicieuses soirées.

Il était question de M. Terra, un ténor que Lyon possède depuis quelques mois et qui vient ici dans sa ville natale pour se faire traiter d'une maladie de larynx. Ce jeune homme a consenti à jouer Raoul, Eléazar et Robert ; mais il est timide et n'aborde ces grands rôles qu'avec crainte. Le public lui saura gré de ses efforts et saura reconnaître cette complaisance.

Il faut enfin faire nos adieux à la troupe de Franconi ; il faut conseiller aux retardataires de se hâter d'aller applaudir à la grâce et à l'adresse de ces écuyers célèbres.

### CONCERT

DE M<sup>me</sup> D'ALBERTI ET DE M. A. BILLET.

Jamais la salle de l'hôtel du Nord n'avait vu pareille fête ; tous les noms nobles, les dignitaires de la banque, les notabilités du haut commerce, les sommités littéraires, les puissances musicales, la jeunesse dorée, enfin le beau monde, sinon le grand monde (vu qu'il n'existe plus), était venu là pour applaudir encore une fois Mme d'Alberti et M. Billet.

Un grand jeune homme à la voix pure et sonore que le programme désignait par un grand I et qui est pour nous M. Renard, le même que nos salons se disputent et qui est le vivant symbole de la musique à Lyon, M. Renard, dis-je, a ouvert dignement ce concert. Il a chanté

L'entr'acte Lyonnais.



C. J.

Lith. de Béraud, rue St. Come 8 Lyon.

Trois abonnés  
nez-à-nez.

avec le goût et la méthode qu'on lui connaît deux romances qui ont produit de l'effet : mais il avait réservé toutes les ressources de sa grande et belle voix pour chanter *le Sullà*, qui a été chaudement applaudi et qui méritait de l'être. Après lui est venu M. Donjon fils, qui porte avec honneur le nom de son père, puis M. Cherblanc, notre violon bien-aimé, qui joué des variations de Mayseder avec une justesse et une pureté de son remarquables ; il a parfaitement chanté le *cantabile* de son morceau, et vigoureusement attaqué la variation sur la double corde.

Nous connaissions déjà M<sup>me</sup> d'Alberti, et nous avons eu souvent l'occasion de rendre justice à sa belle voix, à sa méthode et à son profond sentiment de l'art musical ; elle ne nous a pas donné de son talent une plus haute idée que celle que nous nous étions faite. C'est encore la même puissance de voix, la même intelligence, la même énergie ; c'est aussi le plus délicieux visage que je sache.

M. Alexandre Billet le pianiste est un jeune homme qui paraît doué de toutes les qualités qui distinguent l'artiste : de l'âme, de la verve et une pensée rapide et noble tout à la fois. On lit tout cela dans ses yeux, on le comprend dans ses œuvres. Son exécution brillante émeut en même temps qu'elle entraîne ; il n'a peut-être pas le moelleux de Kalkbrenner, mais il joint à l'élévation de Listz l'énergie de Thalberg. Je voudrais que les Lyonnais eussent entendu Thalberg, ils pourraient juger M. Billet comme son digne rival. Son morceau à quatre mains avec M<sup>lle</sup> David a fait grand plaisir ; cette jeune personne doit être fière d'avoir été admise à jouer avec un tel maître. C'est de bon augure pour son avenir d'artiste. Les grandes variations sur les motifs des *Noces de Figaro* ont été le morceau capital de cette soirée musicale et ont obtenu une triple salve de bravos.

Nous serions entrés dans une analyse détaillée du talent de M. A. Billet, si on n'était pas venu nous dire que ce célèbre pianiste consentait à se faire entendre une seconde fois, et, bien plus, adoptait notre ville pour son séjour. Nous aurons donc l'occasion de le revoir et d'apprécier à notre aise ce grand talent si jeune.

Il ne faut pas que j'oublie une mélodie chantée par M<sup>me</sup> d'Alberti, qu'on doit à MM. Ruotte et Antony Rénal. Le chant est large et plein de nobles inspirations, la poésie est du reste noble et touchante. Elle a été parfaitement comprise par le compositeur et bien rendue par son interprète.

JOACH. D.

## DU BAL

AU PROFIT DES OUVRIERS SANS TRAVAIL,

ET ACCESSOIREMENT

D'une autre chose fort importante.

Certes, c'est une belle chose que la philanthropie ; demandez plutôt à M. Appert qui en fait son métier. Mais faut-il encore savoir entourer son bienfait de cette délicatesse qui distingue les gens de bonne compagnie ; et nous dirons à ces hautes et puissantes dames qui gouvernent dans les salons qu'elles ont manqué à leurs devoirs en n'assistant pas à cette solennité, et qu'il n'est pas noble, quand on donne un bal au profit de l'infortune, de proclamer qu'on y fera danser sa couturière et sa femme de chambre. Le bienfait devient alors une aumône grossière ; la charité n'est plus qu'un orgueil coupable.

On vous avait dit aussi, Mesdames, que les boutiquiers allaient conduire leurs femmes au bal, et vous n'avez pas voulu vous trouver dans le même quadrille avec votre épicière et votre marchande de modes, comme au bal qui devait faire de M. Martin un député ; mais les boutiquiers ne sont pas si bêtes qu'on pense, ils ont laissé leurs femmes dans l'arrière-boutique et sont venus se plaindre de votre absence ; car c'est vous, mes belles dames, qui deviez donner l'exemple. Vous avez eu tort de penser que vos cinq francs une fois donnés tout était fini. Votre devoir ne faisait que commencer.

Mais que toute récrimination cesse ; après tout, ce n'est pas votre faute peut-être : vous voyez que j'aime à vous trouver une excuse. Si MM. les commissaires avaient eu la pensée de faire de vous des dames patronesses, ce bal aurait eu une autre couleur, et les petits scandales qu'on a signalés seraient restés sur le seuil de la porte, et au lieu de 52 dames on en aurait admiré 1200, au lieu de chapeaux et de robes de l'an VIII on aurait vu des berrets, des turbans, des plumes, des fleurs, du satin et du velours.

Puisque vous vouliez venir au secours des ouvriers en soie, il fallait vous habiller de soie et venir à ce bal. Mais, encore une fois, que tout soit dit là-dessus, et que la faute en soit au préfet et au maire qui ne devaient pas ainsi faire les choses à demi. Il faut bien que ce soit quel-

qu'un qui porte le péché. Les plus haut placés sont naturellement les plus coupables.

Maintenant qu'il nous soit permis de communiquer à la commission, qui a certainement de bonnes intentions, une idée qui fera sourire bien du monde et qui pourra faire son chemin. Nous demandons qu'il soit donné un bal masqué au Grand-Théâtre à 20 francs par personne.

Les hautes et puissantes dames qui désirent savoir ce que c'est qu'un bal masqué pourront cette fois faire une bonne action en s'amusant. Qu'en pense-t-on ? c'est une bonne idée, n'est-ce pas ? Si elle trouve du crédit, nous la ferons bien autrement valoir en indiquant toutes les surprises qu'on peut y ajouter.

## CAUSERIES.

Le théâtre du Gymnase prépare une représentation extraordinaire qui aura lieu mardi prochain au bénéfice de M. Barqui, dont le talent si justement apprécié nous dispense de tout éloge.

Le spectacle se composera :

1<sup>o</sup> De la première représentation des *Trois Épiciers de Poitiers*, vaudeville en trois actes plus mirobolant encore que son titre ;

2<sup>o</sup> Du *Cheval de croquis*, vaudeville en deux actes ;

3<sup>o</sup> Et du *Paradis de Mahomet*, vaudeville en un acte.

— Il y a quelques jours, George Sand reçut un paquet qu'à son apparence et aux incisions symétriques qu'on y remarquait, on pouvait juger un produit des Indes ou des Amériques. C'était, en effet, une lettre écrite par un marin, grand amateur de *Lélia* et de toutes les productions de l'auteur de la comédie que le Théâtre-Français ne se hâte pas de représenter. Après des éloges sans nombre exprimés dans un style qui se ressentait de l'influence des tropiques, le brave marin disait : « George, je voudrais un souvenir de vous, mais un souvenir piquant, original, un souvenir qui pût faire des jaloux et ne fût pas du nombre de ceux que l'on prodigue aux fâcheux. Eh bien ! je sollicite de votre obligeance une pipe, mais une pipe culottée par vous !... Elle m'aidera à supporter les ennuis de nos traversées si longues ; et, en la portant à mes lèvres, je m'inspirerai peut-être de toutes les belles choses que vous me dites et que vous pensez. » On ne sait pas si George Sand veut se mettre en mesure de répondre à la demande de son admirateur d'outre-mer, laquelle a fait beaucoup rire le cercle ordinaire des lions et des lionnes.

Un habitué du Pavillon de Bellecour nous communique les observations suivantes avec prière de les insérer :

Lors de la cessation des paiements des mariés Girard, ceux-ci s'adressèrent vainement soit à l'autorité municipale, soit à MM. Sain de Vauxonne et autres propriétaires du sol, pour obtenir un sursis à l'exécution du jugement du 12 mai 1839 qui ordonne la démolition immédiate des constructions. Ce sursis, même limité à une ou deux années, fut impitoyablement refusé.

Il paraît que ce refus était personnel aux malheureux créateurs de ce bel établissement. Car, depuis qu'il a été adjugé pour la misérable somme de vingt-trois mille cinq cents francs, les démarches des nouveaux propriétaires ont obtenu un succès facile. Ils sont en possession de la promesse d'un premier sursis d'une année, gage certain d'une tolérance nouvelle et plus étendue dans l'avenir. Ainsi, la valeur du matériel et des marchandises couvre le prix d'adjudication, et l'exploitation de l'été prochain constituera pour eux un bénéfice considérable en dehors de toutes les prévisions.

Ne serait-il pas de la justice, de la pudeur au moins de considérer les mariés Girard comme les victimes de préventions ardentes et d'intrigues audacieusement dirigées ? Ne devrait-on pas leur épargner des accusations indécentes et absurdes en présence de leur misère, surtout cette allégation mensongère d'une fortune révélée par la prétendue acquisition d'un domaine en Savoie ? Cinq enfants et une mère en larmes demandent le respect qu'on doit au malheur ; si on a été sans pitié pour eux, pour leurs soixante créanciers, à présent qu'ils sont renversés, que la calomnie se taise au moins autour d'eux. Elle doit être satisfaite, elle a triomphé. Un vainqueur généreux tend la main à son adversaire terrassé. Il n'en est pas de même de l'intrigue victorieuse ; elle se plaît à retourner le poignard dans la plaie, à jouir des dernières palpitations de sa victime, à empoisonner son agonie.

Non ! et vous le savez bien, Girard et sa femme n'avaient d'autre fortune que l'établissement, fruit de leurs travaux, de leur création ; on le leur a ravi, — qu'on leur épargne une ridicule ironie, ou du moins que le mensonge devienne un peu logicien. Si ces infortunés avaient possédé un capital quelconque, tout minime qu'il fût, auraient-ils laissé trancher l'adjudication du Pavillon de Bellecour, adjugé pour le sixième de sa valeur sur la poursuite d'un créancier de six cents francs ? Ne l'auraient-ils pas racheté à l'aide d'un prête-nom ?

Les auteurs de tant de maux n'ont qu'un moyen de faire oublier d'aussi déplorables manœuvres ; c'est d'offrir à des créanciers qui ignoraient qu'on voulait les comprendre dans une catastrophe perfidement combinée contre leur débiteur, ce serait de leur offrir, disons-nous, une juste et complète réparation. L'opinion publique ne sera satisfaite qu'à ce prix.

## QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de l'Homme-Cheveux : *Quand peut-on se coucher sur un poltron ?* M. Levasseur a répondu : « Quand la peur le rend livide (lit vide). »

M. A. L. a demandé à M. Provence *quelle différence il a remarquée entre le personnel des bals du théâtre et celui du dernier bal de la mairie.*

## Charade.

Elevé sur le second  
D'où je dominais la plaine,  
Hier je vis Madeleine  
Montée à califourchon

Sur messire Aliboron,  
Qui courait à perdre haleine.  
La peur gagna Madeleine;  
Elle perdit l'étrier,  
Et fit aussitôt l'entier,  
Mais de si belle manière,  
Que la gentille écuycère  
Nul échec n'en ressentit.  
Sa pudeur seule en pâtit;  
Car en cette conjoncture  
Elle montra le premier!...  
Alors moi de m'écrier :  
Oh ! la plaisante figure!!!

Dernier mot : Mil-lion.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

## BOISSON,

### Restaurateur,

Place des Terreaux, rue Sainte-Catherine.

A l'honneur de prévenir les personnes qui se proposent de fréquenter les bals par souscription du Grand-Théâtre, que, pendant la tenue de ces bals, elles trouveront durant toute la nuit dans son restaurant des soupers et déjeuners à prix fixe et à la carte, qui seront servis en mets les plus choisis et en vins les plus fins. — A dater de lundi, il sera servi au restaurant Boisson des dîners à 2 fr. par tête, composés de trois plats au choix, bouteille de vin et trois desserts; et à 3 fr., composés de cinq plats au choix, bouteille de fleury et cinq desserts.

De pareils avantages offerts aux consommateurs ne se sont pas encore rencontrés à Lyon, et sont d'autant plus appréciables que M. Boisson a maintenant un chef de cuisine du premier mérite, et qu'aucun restaurant ne peut rivaliser avec le sien pour la délicatesse des mets, la qualité des vins, l'élégance et la célérité du service.

### SALON ÉGLINTOUN.

COURS PERMANENT DE LANGUES VIVANTES,  
Rue Royale, n° 8, à l'entresol.

Quatre Professeurs, recommandables à tous les titres, ont eu la pensée de se réunir et d'organiser un Cours permanent de Langues anglaise, italienne, allemande et espagnole. Nous avons assisté à plusieurs leçons, et nous pourrions porter le jugement le plus favorable sur la clarté de leur méthode, sur l'habileté de leur enseignement, si l'affluence et le choix des auditeurs, empressés de répondre à leur appel, ne témoignaient mieux que toutes nos paroles de l'excellence de l'idée qui les a inspirés.

Nous engageons donc vivement les personnes désireuses de se livrer avec fruit à l'étude des langues vivantes à se hâter. Le Salon Eglintoun sera bientôt trop petit pour contenir la foule qui se presse d'y prendre place; on peut s'inscrire tous les jours, à l'adresse ci-dessus désignée, de deux à quatre heures.

### HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, is-à-vis la rue Thomassin.

### COSTUMES DE BAL ET DOMINOS NEUFS,

A PRIX FIXE,

Aux trois Salons prolétaires,

GALERIE DE L'ARGUE,

Escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue à couper les cheveux pour 25 centimes, fait avec soin et dans le dernier goût.

Il tient des Perruques pour hommes et pour femmes, Moustaches et Favoris postiches en tous genres. Il fait également des costumes de commande.

On prévient qu'on peut entrer et sortir de la galerie à toute heure de la nuit, du côté des Jacobins.

### AUX DEUX PHILIBERT,

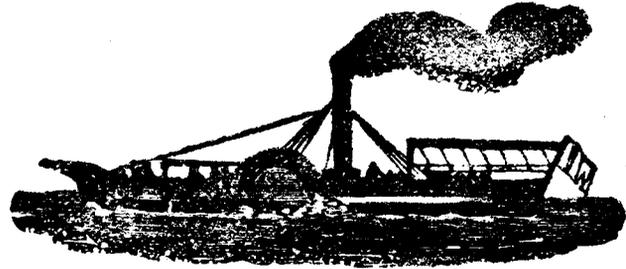
Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

### FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.



## Entreprise Générale des BATEAUX A VAPEUR

### L'AIGLE,

### SERVICE DU RHONE.

Départs tous les jours, à six heures du matin,  
du Port d'ela Charité.



### DÉPOT

## PRESSES A COPIER ET REGISTRES,

A des prix bien au-dessous de ceux connus  
jusqu'à ce jour.

Au Magasin de papiers, place de la Préfecture, 8.

### PATE PECTORALE ET SIROP PECTORAL De Nafé d'Arabie,

Contre les Rhumes, Catarrhes, Enrouements,  
Coqueluches, Asthmes et Maladies de poitrine.

### RACAHOUT DES ARABES.

Seul aliment approuvé pour les convalescents, les dames, les enfants et toutes les personnes faibles de l'estomac.

Au Dépôt général de la Pharmacie des Célestins; chez VERNET, place des Terreaux; CLARAZ, rue Neuve, à Lyon.

### BALS TRAVESTIS.

M. ROUSSEAU, artiste du Gymnase, vient de faire tous les préparatifs nécessaires pour que l'on trouve dans ses magasins des Costumes du meilleur goût et capables de rivaliser avec ceux de la capitale. Son domicile est place du Plâtre, 16, au 2<sup>me</sup>.

### Avis important.

Les personnes qui désireraient se procurer les produits de la fabrique du sieur Millaud, sont prévenues qu'elles peuvent s'adresser en toute confiance chez M. Henry, coiffeur, quai St-Antoine, n° 26, et chez M. Granger-Meyer, place de la Préfecture, n° 7, entrée rue St-Dominique.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

MAISON DES DEUX JUMENTS,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

## EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,  
Un Habilleme complet et de commande sera rendu.

**MARLEIX**  
FABR. DE **GOLS**  
**TAILLEUR**  
**GHEMISES**  
18, PLACE  
PLATRE, LYON

AUX DEUX, spécialités, PERFECTIONNÉES.

### Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6  
(Au centre de la rue).

### ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8°, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.  
Pour la campagne, un tiers en sus.